

Dans une légende indienne de M. Petitot, il est question d'un enfant sorcier qui tue les rennes en touchant leur museau de sa baguette : « Après cela il rentrait au camp, la ceinture pleine de langues de rennes qu'il y avait suspendues comme un trophée de sa chasse magique ». S'agit-il ici d'un trophée de chasse ou bien l'enfant rapporte-t-il les langues, parce que c'est un manger délicat ? Les deux explications paraissent ici se confondre (1).

A cette occasion pourtant, on peut rappeler un usage rituel de la Grèce antique qui paraît se rattacher à cet usage de guerre, celui d'offrir aux Dieux dans les sacrifices la langue de l'animal immolé. Déjà dans l'Odyssée (III, v. 330 et suiv.) Minerve parlant aux Grecs et les engageant à faire un sacrifice à Neptune, leur dit : « Allons ! coupez les langues et préparez le vin ! » Et ceux-ci en effet « jetèrent les langues dans le feu, et, debout, firent les libations. » A ce propos un scholiaste d'Homère dit que tel était l'usage dans les sacrifices offerts à Athènes par les magistrats entrant en fonction. C'était donc un rite archaïque. On sait d'autre part par deux passages d'Aristophane (*La Paix* v. 1060 et *Les Oiseaux*, v. 1705) que c'était un usage athénien de couper la langue aux animaux offerts en sacrifice. Le même usage est encore constaté par un passage de Sophocle (*Ajax*, v. 237 et suiv.) : « prenant deux béliers aux pieds blancs, à l'un il coupe la tête et le bout de la langue qu'il rejette... »

H. GAIDOZ.

LE JEU DE SAINT-PIERRE

AMUSEMENT ARITHMÉTIQUE

II

Il arrive bien souvent — trop souvent — que nous ouvrons des enquêtes sans que personne nous envoie de documents sur les questions que nous essayons de mettre à l'ordre du jour de notre recueil. Ce serait parfois à croire que nous n'avons pas de lecteurs. Mais ceux-ci ont, paraît-il, trouvé un intérêt particulier au jeu de Saint-Pierre, car il nous est arrivé plusieurs communications sur ce sujet. M. le comte C. Nigra, M. Ch. Ploix, M. Léon G. Pélissier et M. Auricoste de Lazarque nous ont écrit pour nous signaler une formule mnémotique en latin :

Populeam virgam mater regina ferebat.

« La légende, nous dit M. Nigra, est l'apparition de la Sainte-Vierge avec une verge de peuplier au capitaine du navire. En plaçant les Juifs selon la valeur numérique des voyelles et en comptant par neuf, on parvenait à jeter à la mer tous les Juifs. »

Dans une autre version, nous dit M. Pélissier, il s'agit d'un capitaine négrier qui, pour sauver les nègres, sa marchandise, jette ainsi les blancs à l'eau. — Ailleurs,

(1) Petitot, *Traditions indiennes du Canada nord-ouest*, p. 386 ; cf. p. 389 et 392.

nous dit M. Ploix, il s'agit d'Anglais et de Français, et ce sont les Anglais qu'on jette par-dessus bord.

Mais à quelle date et dans quel texte le vers se rencontre-t-il pour la première fois au Moyen-Age ? C'est ce que nos correspondants ne nous disent pas.

Le jeu se joue, comme jeu de société, avec trente cartes, quinze de chaque couleur. Il y a aussi une formule mnémotique française où les mêmes voyelles jouent le même rôle :

Mort, tu ne failiras pas,
En me livrant le trépas !

Cette formule se trouve à la fois dans les *Récréations mathématiques etc.* par feu M. Ozanam, édition de 1750, t. I, p. 246 (comme nous l'apprend M. de Lazarque) et (me dit M. Rolland) dans le *Magasin Pittoresque* de 1877, p. 14 : ce dernier l'avait emprunté aux *Problèmes plaisants et délectables qui se font par les nombres*, par C. G. Bachet, sieur de Méziriac, 3^e éd. revu par A. Laborne, Paris, Gauthier-Villars.

Ozanam fait là-dessus une observation d'ordre pratique :

« On donnera ici plus d'étendue à ce problème, afin qu'il puisse être utile aux capitaines qui, ayant plusieurs soldats à punir, sont obligés de les faire décimer. Par ce moyen ils feront tomber le sort sur les plus coupables, en les rangeant de la manière que nous allons enseigner :

« La règle est d'écrire autant de zéros qu'il y a de » personnes coupables, et, commençant à compter par » le premier zéro, de marquer avec une croix le qua- » trième qu'on voudra punir et de faire la même chose » en recommençant le rang, et passant les zéros marqués » jusqu'à ce qu'on ait marqué le nombre qu'on souhaite » punir. Il faudra disposer les soldats de la même ma- » nière qu'on a rangé les zéros, et mettre les plus » coupables au lieu où se trouveront les zéros marqués » de la croix. »

A ce propos, Bachet cite une histoire analogue, celle des quarante soldats, racontée par Josèphe dans son *Histoire de la guerre des Juifs*, etc. (liv. III., ch. 14). Mais, comme M. Israël Lévi nous a promis un article sur le jeu de Saint-Pierre dans les littératures hébraïque et arabe, nous ne voulons pas empiéter sur le domaine sémitique, et nous laissons maintenant la parole à notre érudit collaborateur.

H. G.

L'OGRE

I

Version des environs de Redon (Ille-et-Vilaine).

Il y avait une fois une femme restée veuve avec deux petites filles. Elle se remaria. Son nouveau mari prit en aversion les deux enfants et annonça un jour à sa femme qu'il allait les perdre dans la forêt. Il les emmena bien loin, bien loin, dans les bois. A un certain moment, les enfants fatiguées se reposèrent et s'endormirent. Aussitôt le beau-père les abandonna et s'en revint à la

maison. Heureusement pour les petites filles que l'une d'elles avait entendu les projets de son beau-père et s'était munie de son, qu'elle avait semé tout le long de la route. Elles revinrent chez leurs parents et se cachèrent sous le lit sans avoir été aperçues. Justement il y avait de la bonne bouillie pour le souper et la mère dit : oh ! si mes enfants étaient seulement là, ils en auraient leur part !

— Maman, nous voici.

Et elles racontèrent comment elles avaient pu revenir.

Le lendemain, le père les emmène dans un autre endroit très éloigné et quand les petites sont fatiguées leur dit :

— Reposez-vous, et dormez.

— Oui, et puis vous nous abandonnez comme hier !

— Mais non, tenez-moi par mon vêtement.

Elles s'endorment, l'une tenant un bout du vêtement de leur beau-père.

Alors ce dernier coupe tout doucement avec un couteau le bout qu'elle tenait et s'en retourne.

A leur réveil la plus intelligente dit :

— Il nous a encore laissées, heureusement que j'ai semé du sel. Nous allons pouvoir retrouver notre chemin.

Mais plus de sel ! il avait plu.

Que faire ? Elles errèrent longtemps au hasard ; enfin la plus avisée monta sur un grand chêne et du haut de cet arbre jeta une pelote de fil dans la direction d'une maison qu'elle aperçut au loin. Elles marchèrent longtemps dans le sens indiqué par le fil et finirent par arriver à cette maison qui se trouvait être habitée par un Sarrazin, momentanément absent. Sa femme leur dit : « Je vous logerais volontiers, mais mon mari mange la chair chrétienne et à son retour il vous dévorerait. » Les enfants ayant insisté, elle les cacha dans une armoire. Quand le Sarrazin rentra : « Je sens la chair chrétienne ! » « Mais, non, mon ami, tu te trompes, c'est notre vache qui a fait veau. » « Je sens la chair chrétienne ! » — « Mais, non, mon ami, c'est la truie qui a fait des petits. » « Je te dis que je sens la chair chrétienne ! »

Il fallut avouer qu'il y avait des enfants cachés dans l'armoire, et, comme le Sarrazin voulait les dévorer séance tenante, la femme lui persuada qu'il valait mieux attendre qu'ils fussent gras.

— C'est bien, nous les engraisserons.

Et à partir de ce jour les petites filles vécurent à la table du Sarrazin.

L'Ogre aussi avait deux petites filles qui couchaient dans une chambre tandis que les deux abandonnées en occupaient une autre.

Un jour, le Sarrazin déclara que ces dernières étaient suffisamment grasses et qu'il allait les tuer la nuit suivante.

Les deux petites chrétiennes entendirent ces paroles, et le soir arrivé se mirent à la place des filles de l'Ogre et transportèrent celles-ci dans leur propre lit.

L'Ogre tomba dans le piège et égorga ses propres enfants. Il ne s'aperçut de sa méprise qu'au moment d'en faire du boudin. Furieux, il allait tuer les deux autres, lorsqu'il réfléchit et dit :

— Mais puisqu'il y a suffisamment de viande fraîche à la maison, mangeons-la d'abord. Les autres auront leur tour après.

Et il se mit en devoir de cuire ses enfants au four.

Une des petites chrétiennes lui dit à ce moment :

— A la mode de chez nous, quand on fait cuire des enfants, on commence par entrer dans le four, pour voir s'il est bien chaud.

— Eh ! bien ! je vais faire à la mode de ton pays.

Et le Sarrazin entra dans le four. Aussitôt la petite l'y enferma et il périt étouffé.

D'un autre côté, la femme pétrissait le pain dans la maie lorsque l'autre petite fille lui dit :

— A la mode de chez nous, on ne pétrit pas le pain avec les mains, mais avec les pieds.

— Eh bien ! je vais faire à la mode de ton pays.

Et elle se mit en devoir de se hisser pour monter sur la maie. A ce moment la petite fit tomber le couvercle sur l'ogresse qui fut étranglée.

Les deux petites filles restèrent ainsi seules propriétaires de cette maison remplie de richesses, et y vécurent fort heureuses.

E. R.

L'ARC-EN-CIEL

XXXI

A Gréville (Manche) les enfants croient pouvoir faire disparaître l'arc-en-ciel en coupant la salive d'un coup de la main droite tenue perpendiculairement en disant :

Arc-en-cil,
Piè du cil,
Piè d' l'enfèi,
Cope-tei.

(Arc-en-ciel, pied du ciel, pied d' l'enfer, coupe-toi.)

Dans ce même village, on appelle *la marque de la vieille*, le second arc-en-ciel, qui est un reflet du premier.

PICQUOT.

OBLATIONS A LA MER ET PRÉSAGES

VIII

M. l'abbé Mialon, après un voyage du Havre en Chine écrivait de Macao, le 29 octobre 1830 :

« C'est au sein des mers qu'il faut voir les œuvres du Seigneur, sa puissance et ses merveilles ! Qu'ils sont admirables les élans de la mer, et le Très-Haut qui en est l'auteur ! Il parle, et la tempête a ramassé ses forces ; les flots montent jusques aux cieux et descendent jusques aux abîmes ; les plus intrépides sont troublés, toute leur adresse est déconcertée : alors ils invoquent le Dieu qu'ils blasphémaient, et qui peut changer en un instant la tempête en un vent léger. Une chose qui m'a bien étonné, c'est la conduite de certains esprits forts, qui au milieu des contrariétés de la navigation, s'attachent aux superstitions les plus ridicules. J'en ai vu qui, très sincèrement (et malheur à qui en aurait ri !), faisaient jouer l'orgue pour appeler en musique le vent et la brise ; un autre encore plus insensé faisait monter le